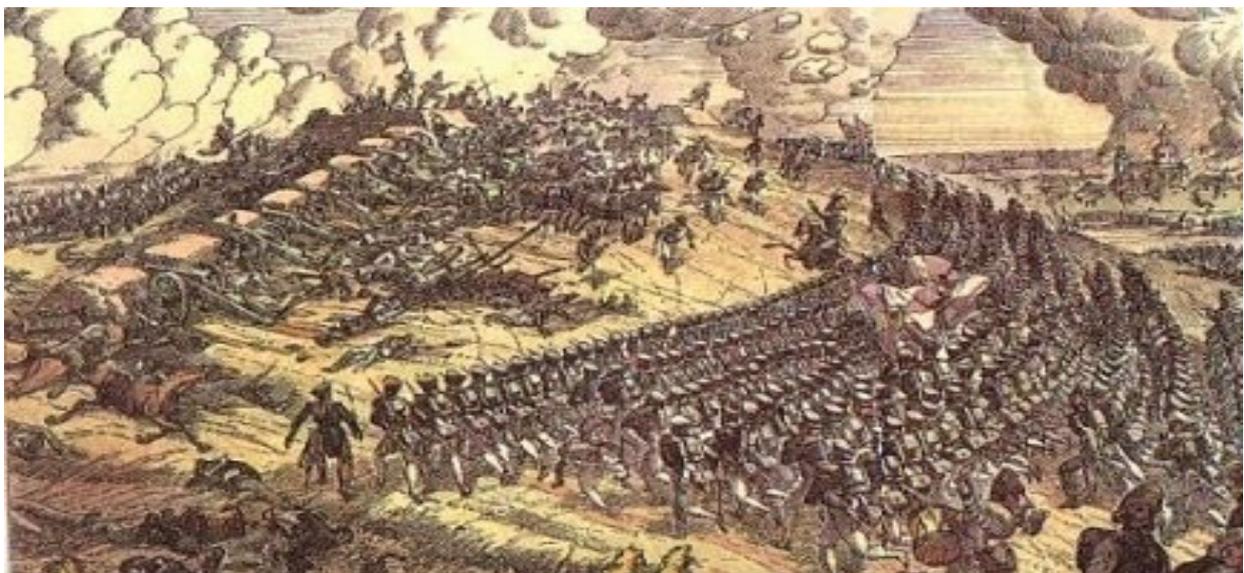


WORKING PAPER

N°1 - 2007

« LA GEOPOLITIQUE EUROASIENNE ET LA PENSEE STRATEGIQUE SUN TZU » LE DISCOURS CHINOIS ET LE DISCOURS OCCIDENTAL SUR L'ART DE LA GUERRE



WORKING PAPER

N°1 - 2007

SÉANCE INAUGURALE :
Le mardi 13 Novembre 2007
de 18h00 à 20h00

Présentation générale de la cinquième année de
l'Academia Diplomatica Europaea

**« LA GEOPOLITIQUE EUROASIENNE
ET LA PENSÉE STRATÉGIQUE SUN TZU »**
**LE DISCOURS CHINOIS ET LE DISCOURS OCCIDENTAL
SUR L'ART DE LA GUERRE**

Parlement Européen de Bruxelles
Bâtiment Eastman - Salle 300 - 18:00-20:00
Rue Belliard 135

INSCRIPTIONS

ACADEMIA DIPLOMATICA EUROPAEA

« PROMOTION SUN TZU »
« EUROASIAN GEOPOLITICS »

CINQUIÈME ANNEE

2007/2008

FORMATION POST-UNIVERSITAIRE

D'INITIATION

À LA REFLEXION GÉOPOLITIQUE, STRATÉGIQUE ET SYSTÉMIQUE
À LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE ET À LA SOCIOLOGIE DES CONFLITS
A LA SÉCURITÉ INTERNATIONALE
À L'ÉTUDE DE LA GLOBALISATION, DE LA COMMUNICATION ET DES MÉDIAS

MODULES D'ENSEIGNEMENT

Le programme annuel sera réparti en cinq modules correspondant aux **cinq sections de l'ADE**. Ces dernières portent les noms des grands maîtres à penser, symbolisant les orientations doctrinales de l'Académie.

« *L'Académie Stratégique - Carl von Clausewitz* » à orientation stratégique, géopolitique et systémique;

« *L'Académie Diplomatique - Hugo Grotius* » à orientation juridique, historique civilisationnelle et de diplomatie publique;

« *L'Académie Economique - Ludwig von Mises et Friedrich von Hayek* » à orientation économique, financière et praxéologique ;

« *European War College - Johann von Neumann, Oskar Morgenstern et Wernher Von Braun* » à orientation e-Intelligence, e-Politics, e-War et e-Space and Military Defense.

« *L'Académie de l'Information et de la Communication : Think-Tanks, Médias et Politique* » à orientation information, communication, médias et aide à la décision.

En partenariat avec

FONDATION VINTU

POUR L'EXCELLENCE DANS L'ÉDUCATION ET LE JOURNALISME

PARLEMENT EUROPÉEN

DE BRUXELLES

BÂTIMENT EASTMAN SALLE 300

18-20 HEURES

ORGANISÉE PAR

L'INSTITUT EUROPEEN DES RELATIONS INTERNATIONALES

INFORMATION

EMAIL : INFO@IERI.BE

SITE : WWW.IERI.BE

TEL : 02 280 14 95

ADRESSE : 27A BOULEVARD CHARLEMAGNE 1000 BRUXELLES

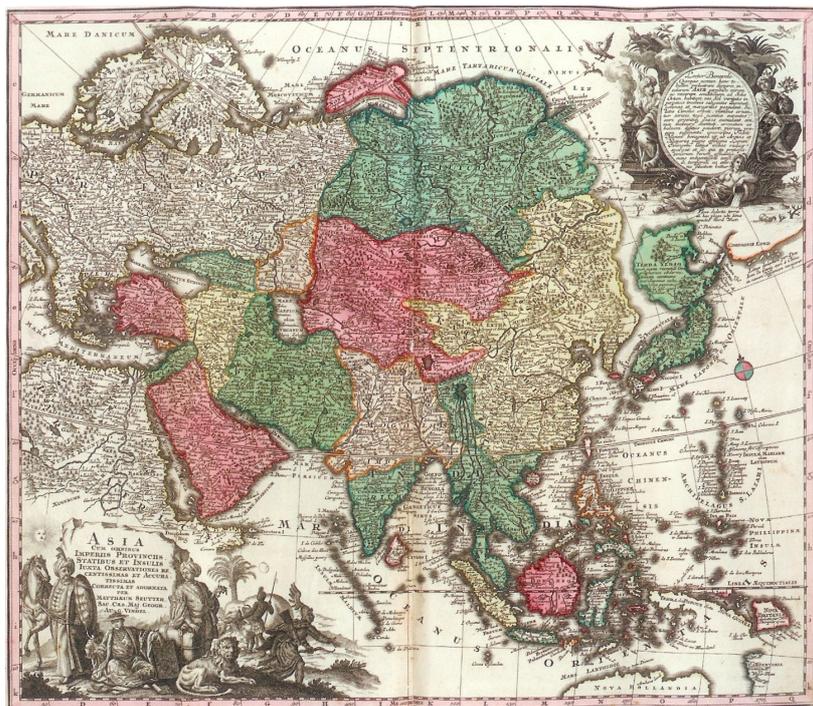
INTRODUCTION GÉNÉRALE

sur le thème

LES NOUVELLES ZONES DE CONTACTS GEOPOLITIQUES ENTRE LA CHINE ET L'EUROPE

PAR

PIERRE-EMMANUEL THOMANN



INTRODUCTION GÉNÉRALE

sur le thème

LES NOUVELLES ZONES DE CONTACTS GEOPOLITQUES ENTRE LA CHINE ET L'EUROPE

PAR

PIERRE-EMMANUEL THOMANN

La mutation du système international issu de la guerre froide confronte l'Union européenne à de nouveaux enjeux.

La construction européenne a vécu plus d'un demi siècle sous la menace de la l'Union soviétique, mais dans le confort de la paix sous la protection du parapluie nucléaire américain. Elle n'avait pour horizon que l'Europe unie, en deçà du rideau de fer.

Avec la chute du rideau de fer, l'espace eurasien est le nouvel horizon de l'Union européenne. L'élargissement de l'UE à 27 membres, a concrétisé l'opportunité créée par ce nouvel horizon géopolitique. Les échelles de référence pour comprendre les nouveaux enjeux auxquels est confrontée l'Union européenne, en plus de l'échelle régionale, sont les échelles mondiales et eurasiennes

La disparition du duopole composé pendant la guerre froide par les Etats-Unis et l'URSS est progressivement remplacé par un système multipolaire dont la structure hiérarchique dans la distribution du pouvoir est en période d'ajustement. Le caractère prépondérant des Etats-unis est progressivement érodé par la volonté politique des acteurs géopolitiques montants de faire émerger un monde multipolaire favorisant un élargissement de leur marge de manœuvre. Le retour de la Russie, mais aussi l'émergence de la Chine et de l'Inde en sont aujourd'hui les phénomènes les plus spectaculaires.

Les grandes puissances qui vont compter dans la constellation géopolitique mondiale, multipolaire en devenir, projettent leurs ambitions à l'échelle mondiale.

Si l'Union européenne souhaite transformer son potentiel économique de rang mondial en pôle politique, elle doit se tourner vers le monde extérieur et adapter sa stratégie pour s'insérer dans les jeux d'équilibres mondiaux. Afin d'éviter que des alliances ne se forment sur le continent eurasien en opposition avec ses intérêts, l'Union européenne devrait construire sa propre politique d'alliances déclinées en fonction de ses intérêts sécuritaires, économiques, énergétiques, démographiques.

Dans ce contexte marqué par un élargissement des sources mais aussi des modalités de la puissance, combiné à la mondialisation économique et la raréfaction des ressources énergétiques, il est essentiel de comprendre ces nouveaux enjeux par l'analyse géopolitique.

Les relations entre la Chine et l'Europe, l'une des questions primordiales

Les questions géoéconomiques

L'échelle mondiale est l'ordre de grandeur des enjeux de la globalisation économique. La montée spectaculaire de l'Asie et de la Chine en particulier interpelle l'Union européenne qui perd progressivement sa centralité économique. En renforçant le rôle de l'Europe comme carrefour des échanges mondiaux, l'UE peut ralentir sa dérive vers un statut périphérique.

Les routes commerciales entre la Chine et l'Union européennes passent par la route du Cap et Suez et le canal de Panama. Dans le cadre d'une politique de diversification et de sécurisation des flux commerciaux, l'ouverture d'un couloir eurasien et d'un couloir arctique permettrait de soulager la dépendance de l'Union européenne envers la route de Suez et du Cap. Elle serait l'occasion de faciliter ses liens avec la Chine par la constitution d'un faisceau de routes commerciales continentales et maritimes traversant le cœur du continent eurasien et de deux axes maritimes contournant le continent eurasien au Sud et au Nord.

Les questions géofinancières

Les réseaux financiers et informationnels tendent à devenir un sous-système du champ des forces géopolitiques par le biais d'une connivence dans le cadre d'une stratégie de puissance entre Etats, milieux économiques et financiers et organes d'informations

La question des « fonds de souveraineté » chinois (et russes) pose à cet égard la question d'une adaptation des politiques financières de l'UE aux enjeux géofinanciers ;

L'UE doit-elle introduire des principes discriminants dans ses politiques en fonction de la provenance et de la destination sectorielle (secteurs stratégiques) des flux financiers ? Comment articuler une géopolitique de flux avec les alliances économiques de l'UE ?

Quel contenu donner à une alliance géoéconomique avec la Chine tout en préservant les intérêts économiques et financiers vitaux de l'UE ?

Les questions énergétiques

La raréfaction des ressources combinée à l'augmentation des besoins en ressources énergétiques de l'économie chinoise (deuxième consommateur après les Etats-Unis) met en concurrence l'UE et la Chine pour l'accès à celles-ci sur les continents eurasiens et africains.

L'Union européenne est de plus en plus dépendante de la Russie pour ses importations de gaz (actuellement 25%). La Russie en tant que premier producteur est l'acteur incontournable et a plusieurs fois souligné que la Chine était une alternative pour ses exportations si elle n'obtenait pas gain de cause avec ses négociations avec l'UE (l'argument est actuellement théorique faute de gazoducs).

Les Etats d'Asie centrale font l'objet de rivalités croisées entre la Russie qui cherche à écarter tout concurrent dans son « étranger proche », les Etats-Unis qui souhaitent faire transiter les ressources gazières et pétrolières d'Asie centrale en contournant la Russie, et la Chine qui veut diversifier ses sources énergétiques et a construit un premier oléoduc vers le Kazakhstan. L'Union européenne, avec l'élargissement de la Bulgarie et de la Roumanie et les négociations d'adhésion avec la Turquie, a un débouché sur la Mer noire, qui, avec le territoire turc et le Caucase du Sud, peut devenir une zone de transit des ressources d'Asie centrale si un couloir eurasien est construit vers l'Union européenne. L'Union européenne a

commencé à établir des relations avec l'Asie centrale qui jouxte la partie orientale de sa Politique de voisinage (PEV) et cherche à devenir un nouvel acteur dans la zone, se trouvant de facto en contact avec les intérêts chinois.

L'Afrique fournit 30% du pétrole importé par la Chine. L'Angola, la Guinée équatoriale, le Soudan et le Congo-Brazzaville sont les fournisseurs principaux. Les questions énergétiques et commerciales sont également liées car les principaux fournisseurs énergétiques de la Chine deviennent ses principaux partenaires économiques. L'Union européenne qui gère avec les Etats membres le programme ACP (Afrique – Caraïbes – Pacifique) est donc confrontée à la montée en puissance de la Chine en Afrique pour les questions énergétiques mais aussi commerciales.

Les questions géostratégiques

Les questions géostratégiques, miroirs des rivalités entre puissances sont étroitement liées aux questions énergétiques ;

Une opération militaro-humanitaire de l'Union européenne est planifiée au Tchad pour empêcher une déstabilisation régionale et la sécurisation des camps de réfugiés provoqués par le conflit au Darfour et au Soudan. Cette opération est combinée avec le déploiement d'une force de l'ONU et de l'Union africaine au Soudan.

Le régime soudanais soutient des rebelles au Tchad susceptibles de renverser le gouvernement et envisager la construction d'un oléoduc vers le Soudan pour évacuer le pétrole vers la Chine. La Chine, premier investisseur au Soudan lui livre aussi de l'armement et refuse des sanctions économiques de l'ONU.

L'Union européenne et la Chine sont toutes deux parties prenantes autour des enjeux que représente le conflit au Darfour.

La présence de l'OTAN en Afghanistan et son utilisation de certaines bases militaires en Asie centrale suscite la méfiance de la Chine et de la Russie. L'OTAN a aussi accéléré ses relations avec les pays d'Asie centrale à travers le EAPC (Euro-Atlantic Partnership Council). L'Organisation de coopération de Shanghai regroupe la Russie, la Chine et les pays d'Asie centrale. Si elle montait en puissance, elle pourrait former un nouveau contre-poids à l'extension éventuelle de l'OTAN sur le continent eurasiatique. Les Etats européens membres de l'OTAN sont donc impliqués dans les rivalités géostratégiques en Asie centrale impliquant la Chine.

La transformation éventuelle de l'OTAN en alliance globale en établissant des liens formels avec des pays comme le Japon, la Corée du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande modifierait aussi les équilibres avec la Chine dans l'Océan pacifique. Cette transformation de l'OTAN qui assure la défense collective de l'Europe suscite encore l'opposition de certains Etats européens.

L'Union européenne est directement présente aux côtés de l'OTAN en Afghanistan pour des opérations de reconstruction et de formation de la police afghane.

La Chine, dans le cadre d'une maritimeisation des échanges, notamment pétroliers, construit progressivement une force navale et établit des ponts d'appuis tout le long des routes maritimes stratégiques (« stratégie du collier de perles ») pour sécuriser ses importations provenant du Moyen Orient et de l'Afrique. Ces routes stratégiques se chevauchent avec les routes stratégiques des européens et des américains, notamment dans l'océan indien. Ce

contact pourrait tout aussi bien favoriser à l'avenir une coopération navale contre le terrorisme et la piraterie mais aussi des tensions dans le cas d'un affrontement militaire dans la zone. Bien que fortement dépendante de cette route du pétrole, L'Union européenne n'a pas de missions de sécurisation navales. Elles sont entreprises par les Etats européens de manière bilatérale avec les Etats-Unis ou dans le cadre de l'OTAN.

La Chine exerce aussi une influence sur des questions régionales à enjeu mondial, intéressant directement les européens :

Dans les négociations à l'ONU, La Chine comme la Russie sont réticents à la politique de sanctions contre l'Iran prônée par certains Etats européens.

La Chine s'oppose aussi avec la Russie à la reconnaissance de l'indépendance du Kosovo qui fait officiellement partie du territoire de la Serbie. L'affaiblissement du principe d'intangibilité des frontières peut avoir selon la Chine un effet domino susceptible de remettre en cause sa propre intégrité territoriale.

Dans les deux cas, les membres de l'Union européenne sont divisés.

Les relations entre la Chine et l'Europe, par l'intermédiaire de l'Union européenne, de l'Otan ou de manière bilatérale sont appelées à prendre un tournant de plus en plus géopolitique dans le contexte d'un monde multipolaire en devenir. Avec l'extension des facteurs de puissance, les questions énergétiques, financières, commerciales se mêlent aux questions sécuritaires et militaires dans l'équation géopolitique. Il est nécessaire pour La Chine et l'Union européenne de gérer leurs interactions dans les nouvelles zones de contact géopolitiques et géoéconomiques : l'Union européenne doit élaborer sa propre stratégie géopolitique vis à vis de la Chine en identifiant ses priorités géographiques et stratégiques, et anticiper la posture à avoir, tant dans les domaines de coopération que de rivalités potentielles. C'est à cette condition que l'Union européenne pourra s'insérer dans les nouveaux équilibres à l'échelle mondiale et eurasiennne sur lesquels la Chine exercera sans conteste une influence de plus en plus grande.

Pierre–Emmanuel Thomann, 13 novembre 2007

INTRODUCTION GÉNÉRALE

sur le thème

POLITIQUE ET STRATÉGIE DANS LA PENSÉE DE SUN TZU **LE TAOÏSME ET L'ART DE LA GUERRE**

PAR

IRNERIO SEMINATORE



TABLE DES MATIERES

Introduction	p. 3.
Le « Livre des mutations » : frapper la tranquillité par l'imprévu et l'être par le chaos	p. 8.
Guerre et Géopolitique : Sun Tzu et Clausewitz	p. 9.
Discours occidentaux et discours chinois sur la politique et la guerre	p. 11.
Géopolitique et guerre	p. 13.
Le “désarmement de l'ennemi” dans le pensée chinoise	p. 13.
Le désarmement de l'adversaire dans la pensée occidentale	p. 15.
Sun Tzu et « l'Art de la Guerre » La “lutte moderne” entre Clausewitz et Liddel Hart	p. 17.
Les enseignements de Sun Tzu et de Clausewitz peuvent-ils être des références dans le monde d'aujourd'hui ?	p. 19.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

sur le thème

POLITIQUE ET STRATÉGIE DANS LA PENSÉE DE SUN TZU LE TAOÏSME ET L'ART DE LA GUERRE

PAR

IRNERIO SEMINATORE

Sun Tzu est une figure à la fois historique et légendaire, qui appartient à la Chine des Royaumes Combattants, celle du IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Son identité est incertaine, sa biographie vide et la véracité de son œuvre contestée. Qui est donc Sun Tzu et pourquoi son actualité ? Mérite-t-il de figurer sur les frontons de gloires militaires et par là de nos maîtres à penser ? L'identité de Sun Tzu, quoique incertaine, tire sa raison d'être de l'enseignement d'un grand texte « L'Art de la Guerre », qui est l'expression d'une philosophie de l'existence et la référence obligée d'une pensée, résumant les concepts essentiels d'une Chine septante fois séculaire.

Son actualité tient à la géopolitique mondiale et à l'importance croissante du pays de Chung Kuò sur le plan économique et stratégique, mais aussi à l'exotisme de formulations littéraires du texte, inspirant une tradition de savoir dont l'ambiguïté, comme celle des écrits de Lao Tse, est susceptible d'interprétations multiples. Par ailleurs l'actualité de l'« Art de la Guerre » découle de la somme des dilemmes et des interrogations que les hommes de pensée et d'action doivent résoudre dans les drames individuels de leur vie, ou dans les engagements collectifs de leurs peuples ou encore dans les questionnements imposés par des situations graves, de danger existentiel et de menace imminente.

Etudié dans les écoles militaires occidentales en particuliers anglo-saxonnes, depuis les guerres révolutionnaires de la Chine, de l'Indochine et du Vietnam comme source de

réflexion stratégique, les options de Sun Tzu, leur niveau d'abstraction et leur rapport au réel, sont davantage tributaires de la situation historique qui les a inspirée, que d'une tradition militaire codifiée et spécifique. En effet, leurs leçons fondamentales sont d'ordre métapolitique et philosophique. Elles tiennent à l'idée que la guerre est une affaire aventureuse et aléatoire dans laquelle se joue la survie ou la mort des nations et que la réflexion qui la concerne doit être traitée avec élévation d'esprit et profondeur de jugement.

L'« Art de la Guerre » s'inscrit parfaitement dans la phraséologie combattante de notre époque, où la guerre classique, tout en se retirant du vécu quotidien, envahit les formes de communication les plus diverses, perçant dans les domaines de la vie civile, d'où elle avait été exclue sous l'apparence trompeuse d'un devenir pacifié de la scène mondiale. L'actualité de Sun Tzu s'inscrit parfaitement dans la logique des sciences économiques contemporaines, pensées en termes de compétition « hors limites ». En effet l'idéologie du discours économique contemporain est pénétrée d'une terminologie guerrière, due pour une part à la dépolitisation du politique et pour l'autre à une guerre totale impraticable mais omniprésente, celle d'une rivalité poussée à des formes de compétition sans règles. Cette actualité tient également à la fausse opinion que la guerre réelle s'identifie à la guerre économique. La guerre proprement dite, dans la pensée occidentale, est l'expression d'une lutte d'anéantissement, d'une antinomie éthique et de ce fait d'un « commerce sanglant », qui ne peuvent être réduits à une compétition marchande. La guerre économique en revanche tient à une opposition d'intérêts entre acteurs, zones et sauteurs d'activités, dont le niveau d'innovation et de maturité relève de périodisations de développement différentes. Dans le sillage de cette deuxième interprétation, l'« Art de la guerre » devient un manuel pour des chefs d'entreprise et une référence, de lecture et de méthode, pour une stratégie de conquête des marchés. Ainsi, la Chine est vue comme le miroir inversé de l'Occident et l'« Art de la

guerre » comme le modèle abstrait d'une militarisation de la société internationale et d'une dévalorisation parallèle des conflits sanglants.

Au plan historique et dans l'empire du Milieu, à partir du VI^{ème} et V^{ème} siècle avant Jésus-Christ, la guerre change complètement de nature, de méthode et de forme. Change en particulier la structure de l'organisation militaire, le sens du combat et le rôle du guerrier. C'est à cette époque que se modifie le rapport entre guerre et politique et entre politique et société. L'art chinois de la guerre est un art de l'oblique, qui prétend vaincre « sans ensanglanter la lame », en investissant le champs tout entier du politique et en dominant totalement l'adversaire, avant même le déclenchement du combat.

En Chine la réflexion sur l'art de la guerre, en se hissant du savoir-faire militaire et du rapport de forces pur entre belligérants, tend à dépasser la sphère de l'affrontement violent et du conflit sanglant, pour parvenir à la formulation d'une théorie globale du conflit qui s'étend à l'univers céleste et à l'ensemble du corps social.

Ainsi, la transformation de l'art de la guerre autour du V^{ème} siècle, découle de trois mutations majeures :

- la monopolisation et hiérarchisation de la violence, autrefois sacrificielle.
- la militarisation de la société chinoise de l'époque et la dévalorisation parallèle du guerrier, jadis noble et désormais piétaille
- la transformation de la structure de l'armée, dans les mains de guerriers, investis, à l'époque archaïque d'une fonction aristocratique, mystique et de prestige, et au V^{ème} siècle avant Jésus-Christ d'un rôle subalterne, au sein d'une armée de fantassins, encadrés sévèrement et tenu par un seul maître, commandant en chef ou souverain.

Au VI^{ème} Siècle avant Jésus-Christ, la dévaluation des qualités guerrières, soustraites au privilège d'un exercice par définition mâle, s'accompagne d'une mutation des formes de combat qui, de rituelles deviennent réelles et de « viriles » (créditées du symbole du Yang et

porteuses de châtiments et de morts), « féminines » (cernées par le sceau du Yin, emblème de la féminité) et marquées par la faiblesse, la souplesse et l'esquive. C'est ainsi que la victoire change de sexe et l'univers des combats devient un monde de stratagèmes, inspirés par le souci d'éviter l'affrontement et l'effusion de sang.

L'art du général s'inspire désormais de l'attitude du yin dans le cadre d'un conflit où l'issue de l'épreuve est d'induire un doute sur le statut du « fort » ou sur celui de la « force », eu égard au résultat du conflit. L'habileté suprême, selon les théoriciens de l'époque des Royaumes combattants consistait à dominer un conflit par l'art de l'obliquité, en remportant la victoire par le détour de la violence ou par des affrontements peu meurtriers. Ce détour est tout autant diplomatie et stratégie, art de la subtilité et cruauté sélective. Il ne pourrait réussir s'il n'était pas dominé par un postulat, la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, de la ruse sur la vaillance, de la manipulation et de l'intrigue sur la manœuvre, ou encore de la gesticulation guerrière sur l'attrition des forces.

A l'époque où Sun Tzu rédige son traité, les combats constituent des immenses boucheries et les morts se comptent par centaines de milliers auxquelles se rajoutent des centaines de milliers de vaincus, qui sont égorgés ou passés par les armées. La Chine de l'époque baigne dans le sang, mais aussi dans l'intrigue et dans un univers de suspicion. Le jeu diplomatique est stimulé par des tractations secrètes, des démarches biaisées, des pièges et des ruses retorses. Sur le front, les massacres demeurent la règle et la ruine des pays un facteur d'hésitation dans l'engagement belliqueux face aux calamités et aux tragédies collectives. Les sept royaumes combattants qui restent, de la centaine des principautés de l'époque Tchéou, nouent des manœuvres et des alliances éphémères, pour isoler leurs rivaux, les vaincre et s'en partager les dépouilles. Malheurs et souffrances sont partout. Si l'expérience nous enseigne qu'un pays affaibli devient une proie pour des rivaux prédateurs, l'alliance devient alors un moyen de politique, qui permet de préserver sa survie. Ainsi la ruse diplomatique, visant à

renverser une alliance, est un but indispensable du jeu de puissance. Chacun doit redouter la trahison et à tout moment. La faiblesse et la suspicion, encouragent l'intoxication et l'espionnage. L'influence au sein d'une cour étrangère permettra l'achat des conseillers du roi et l'orientation d'une coterie, dont dépendra la décision du prince et la conduite militaire de ses armées. Le personnel diplomatique de la Chine ancienne est constitué de véritables professionnels de la politique qui se vendent à l'ennemi et passent de prince en prince, au service d'autres souverains et d'autres entreprises. On ne peut s'attendre à aucune fidélité, car celui qui a déjà trahi peut encore trahir, en servant un autre prince ou en restant attaché secrètement à l'ancien. Deux comportements insidieux règnent aux cours des souverains de l'époque : la manipulation et l'intrigue. L'intelligence politique est une intelligence rusée. Elle se définit par la capacité de prévoir à long terme, d'épouser les mutations, de renverser des positions, de permuter les rôles, qui transforment le yin (féminin) en yang (masculin) et le yang en yin, dans une dialectique permanente et cyclique. L'intelligence politique se doit donc d'être divinatoire. Cette mutation est perceptible par l'instauration d'une « mentalité indicielle », car, dans la lecture du futur tout est signe, indice et symbole. Elle doit viser les implications d'un acte, d'une trace, d'un détail. Le chef de guerre ou le souverain sont tels, s'il sont capables d'interpréter le temps, de saisir l'occasion, d'exploiter la circonstance, de mettre la ruse au profit de l'imprévu. L'anticipation, visible dans un détail éphémère, y joue une fonction essentielle, car le combat que l'on livre dans l'immédiat, doit être lu dans l'intention de l'ennemi, par une sorte de la préscience. La faculté d'anticiper, de décider et d'agir, avant l'éclatement du conflit, doit étouffer dans l'œuf toute velléité de l'adversaire d'attaquer en premier. La pensée conjecturale est à la racine de l'attaque préemptive et celle-ci fonde une stratégie d'équilibre entre adversaires déclarés, si elle est partagée et à condition qu'elle le soit. Il s'en dégage ainsi une doctrine de la parade ou de la non guerre, autrement dit une dissuasion réciproque, fondée, comme aujourd'hui, sur la

prééminence stabilisatrice d'une politique sans combat, d'une stratégie de frappe en premier, qui exorcise l'affrontement permanent. Le principe de subjuguement sans frapper, fonde celui de vaincre sans recourir aux armes. Dans une situation caractérisée par la guerre permanente et par un univers de trahison omniprésente, se forge peu à peu une doctrine qui prétend conjurer les convulsions de la guerre, la désolation ou le chaos.

Le « Livre des mutations »

Frapper la tranquillité par l'imprévu et l'être par le chaos.

La subtilité du coup d'œil et la rapidité d'exécution, décident de la réussite immédiate et à long terme. Elles fondent dans l'instant, l'esprit et l'âme de l'action du stratège. Voir, agir et vaincre Le futur se dévoile totalement dans l'instant, dans l'occasion fugace, dans la saisie d'un acte, dans un détail divinatoire. Voir, interpréter et agir, exigent de passer par des manifestations infimes, par un coup de regard et une étincelle des yeux ! Il faut saisir toutes les implications d'un acte par une décision foudroyante ! Agir sur le futur, c'est acter dans les amonts du temps, c'est penser la durée dans l'instant, c'est troubler l'ordre absolu par l'irruption du chaos, c'est former par l'informe, dans toute la profondeur des temps. La victoire, dans l'ordre absolu, est le fruit de l'ordre intérieur, brisant la législation du prévisible. C'est frapper par l'imparable, portant atteinte aux vertus du paisible. C'est là, que la lame scinde la lumière de ses origines et coupe le regard de l'homme pour le faire rentrer dans les ténèbres de la nuit et dans celles du vide. Dans la domestication de la guerre et des conflits permanents, quatre écoles mènent le jeu et orientent les solutions dans la Chine ancienne :

- **L'école des diplomates**, pour qui le combat doit être mené dans l'esprit même de l'adversaire et au cœur de son mental. L'arme clé y est celle de la parole, de l'engagement, de la conviction, du sophisme.
- **L'école des confucéens**, qui prônent la rectitude et la vertu, seules capables de subjuguier la guerre
- **L'école des légistes**, porteurs d'un ordre despotique, en mesure de remporter des victoires à la faveur d'une discipline sans pitié, inspirée par la soumission des sujets à une législation sans concessions
- **L'école des stratèges**, à laquelle appartient Sun Tzu, qui élabore une synthèse des trois écoles, limitant l'affrontement aux issues consécutives à l'échec des trois méthodes.

Guerre et Géopolitique Sun Tzu et Clausewitz

Si les opérations militaires sont au cœur de la réflexion stratégique, la manière de les concevoir et de les conduire change radicalement en Occident et en Extrême-Orient. Change par ailleurs la distinction entre stratégie et tactique et la conception, directe ou indirecte de la manœuvre et de l'affrontement. En Occident, Clausewitz choisit d'allier la connaissance et l'épée et donne une définition kantienne de la guerre, comme action guerrière fondée sur une idée-maîtresse, le principe d'anéantissement. L'ambition de la pensée occidentale en général et celle de Clausewitz en particulier, est de saisir la guerre par le raisonnement logique, par des démonstrations géométriques et par des certitudes rationnelles. Or, si une manœuvre peut se concevoir dans l'abstrait, la guerre comme action se développe dans le réel et ce réel montre à chaque fois et dans toute situation des résistances imprévisibles.

Soumettre la guerre à la catégorie de l'entendement et du libre jeu de l'esprit a pour finalité de mieux saisir le réel, afin de mieux le soumettre à la volonté et ce réel pour Clausewitz est

politique. La guerre est donc conçue comme une activité, dont la finalité est de porter préjudice à l'ennemi et pas seulement de le tromper, car tout dans une guerre, repose sur le combat, sur le principe d'anéantissement de l'ennemi et sur la suprématie de l'intelligence politique sur les moyens militaires. Ainsi il doit y avoir une connexion logique entre stratégie et tactique, une connexion qui s'atténue dans la conception de Sun Tzu. En effet, chez Clausewitz la « tactique » est « l'enseignement qu'a pour objet l'emploi des forces armées dans le combat » et la « stratégie », « l'enseignement de l'emploi des combats dans l'intérêt du but de guerre ». En ce sens, « le combat est à la stratégie ce que le paiement en espèces est au commerce par traites ». Dans l'Empire du Milieu, les théories de la guerre font de l'occultation de l'affrontement et donc de l'évitement du combat, le fondement même des discours de la guerre. La réflexion chinoise sur la guerre présente des caractéristiques incantatoires. Elle est axée sur le rejet du face à face avec l'ennemi et la valorisation des procédés indirects, les ruses stratégiques, les subterfuges, l'action oblique qui n'impliquent pas la manœuvre ou l'ampleur du mouvement stratégique et de ce fait la concentration des forces en vue de l'engagement.

Or, si la stratégie à l'occidentale suppose l'organisation des combats en fonction du but de guerre (zweek) et l'investissement des forces dans l'espace en fonction des combats, la stratégie chinoise conçoit le fondement de la stratégie dans l'action indirecte, comme pratique intelligente de la ruse. L'intelligence rusée du chef de guerre construit sa victoire sur le mouvement de l'adversaire, dans l'esprit même de l'ennemi. Or si tel est un objectif important de la conduite des opérations militaires, de quelle manière peut-on assimiler une opération militaire, en particulier celle du stratège à un art, à une activité de l'âme. Comment par ailleurs, peut-on construire une philosophie ou une théorie de cet art ? Or, puisque toutes les guerres réunissent trois caractères essentiels, la violence originelle, la libre activité de l'âme et l'entendement politique, comment concilier violence et politique et dans quelles conditions

justifier, au nom de l'entendement politique, l'abandon du principe d'anéantissement ou de victoire, sur l'ennemi ? Et encore, là où la décision est inséparablement politique et militaire, comment justifier un abandon du combat qui est le seul conforme à l'essence de la guerre et à son concept pur ? Si la guerre n'est pas une réalité autonome du politique (« la guerre a bien sa grammaire mais non sa logique propre »), quel est le sens d'une action guerrière qui s'oriente délibérément vers la manœuvre et vers l'action indirecte, tournant le dos à la bataille et au combat ? Et pour terminer, la série des questionnements inhérents au débat stratégique, comment réconcilier le caractère historique, conditionné et déterminé d'une guerre, liée à des circonstances conjoncturelles et aux intentions politiques des belligérants, aux modèles abstraits, philosophiques et anhistoriques des guerres absolues, seuls conformes au concept pur de guerre ? En son temps Sun Tzu suggère de « construire sa victoire sur les mouvements de l'ennemi » et cette recommandation opère par le renouvellement constant de deux modalités du combat, « de front » ou « de biais ». Or la « puissance de l'action de biais » repose sur des ruses, des surprises et des procédés indirects qui relèvent de l'action tactique, qui ne font appel ni à l'organisation des armées sur le terrain ni à leur réunion en vue de l'engagement. Elles appartiennent aux procédés des manœuvres hétérodoxes et à la tactique, plus qu'à la stratégie.

Discours occidentaux et discours chinois sur la politique et la guerre

Les traités chinois sur la guerre et les livres militaires de Sun Tzu s'adressaient aux Princes et, aux gouvernants et pas aux officiers et aux généraux. La guerre était un prétexte pour la théorisation de la « bonne gouvernance ». Au cœur de la réflexion de ces théoriciens ne se situait pas la manœuvre militaire ou le combat, mais la toute puissance du prince et sa maîtrise de l'univers. Politique et métaphysique étaient donc les objectifs des analystes, au

lieu et à la place du stratégique et du politique. En Chine, la sphère la plus élevée de l'abstraction cesse d'être un discours sur la guerre, pour devenir une spéculation sur le devenir entre les deux entités, de l'être et du néant. Les traités sur la guerre de cette Empire occultent le cœur des préoccupations occidentales, l'affrontement, le combat, la lutte (kampf), l'anéantissement, la percée et la bataille de front. Puisque dans la conscience et dans la philosophie chinoises ce qui n'a pas de forme domine le monde des formes, la force suprême d'une armée est sa ductilité polymorphe qui, à la manière de l'eau, enveloppe et évolue, sans épuiser le modelage infini des formes. La force tient au fluide, à la souplesse, à la capacité de transformation, à l'habileté manœuvrière de la troupe et du chef de guerre, au perpétuel mouvement du devenir, la véritable « anima mundi ».

L'art de la transformation et du camouflage d'une armée, tiennent à sa « forme informelle » à l'insaisissable et au fuyant, à la dialectique inexorable et incessante du yin (féminin) et du yang (masculin), aux infinies combinaisons des deux forces, régulières et extraordinaires, en quoi se résume le dispositif stratégique d'une armée. L'indescriptible chaos de l'univers se rend sensible par les capacités de démiurge du grand chef de guerre, à même de déployer une armée dans une virtualité pure. L'engagement d'une armée est ainsi un accouchement du chaos, un enfantement cosmique. Dans cette projection métaphysique de la guerre se réalise une identité fusionnelle entre les figures du chef de guerre et du créateur de l'univers. Ainsi les niveaux de l'action sont triples, politique, militaire et cosmique. La totale assimilation du général et du Tao, dilue le « sujet » de l'action en une force universelle, totalement désincarnée, où la bataille n'est plus un combat ou un moyen d'anéantissement, et l'Etat ou le souverain, ne sont plus des forces de violence primordiales et originelles, mais des forces cosmiques, au sein desquelles le général est doté des attributs du souverain, qui a pour le modèle le ciel. Selon cette pensée la réalité se produit à partir de l'imaginaire et de la

supériorité du néant sur l'être, car si « Toutes les choses sous le ciel naissent de l'être, l'être est issu du néant ».

Géopolitique et Guerre

Sun Tzu serait philosophe et uniquement philosophe, s'il ne s'occupait pas de la morphologie des théâtres de guerre où des hommes s'affrontent en fonction des difficultés du terrain. De nombreux éléments définissent l'influence du milieu sur l'homme, dans des conditions normales et encore davantage s'il est dans l'obligation de combattre. Après la « vertu », qui influe sur la cohésion entre le peuple et ses élites et le « ciel », caractérisé par l'alternance des saisons et de cycles, lunaires et solaires, le « milieu » exerce une influence déterminante, par deux autres éléments, l'inconstance du « climat » avec la chaleur et le froid, et les difficultés du « terrain », ouvert ou resserré. Toutes ces variables, qui doivent être connues à l'avance par le chef de guerre, afin de dégager une bonne tactique, permettront aux combattants de bénéficier des meilleures dispositions du milieu physique et d'en tirer parti. De ce constat découle toute une série d'enseignements et de préceptes, établissant un rapport entre les données instables de la nature et la psychologie craintive des combattants. Sun Tzu discerne lui-même six types de terrain dont le général doit s'occuper. Sa classification fait également place aux espaces de manœuvre et à ceux qui sont favorables aux grandes batailles, de même qu'aux territoires praticables ou impraticables. D'autres auteurs, bien successifs à Sun Tzu, ont repris, en le paraphrasant, les conceptions relatives à la stratégie et à l'espace, ainsi que les caractéristiques permanentes de la stratégie et de la tactique militaire, que Sun Tzu su présenter et résumer subtilement dans son court traité sur « l'Art de la Guerre ».

Le “désarmement de l’ennemi” dans le pensée chinoise

Dans cette conception occidentale de la guerre est exclu tout principe de « limite » qui, dans la stratégie chinoise trouve sa forme elliptique dans le désengagement et la « fuite ». L’expression plus fidèle de la philosophie chinoise est celle du « Livre des mutations » dont les figures divinatoires offrent une représentation symbolique de l’univers et une référence aux forces qui y sont à l’œuvre. Ces représentations de la « science des mutations », sont liées, depuis les origines, aux arts martiaux, à la dialectique du Yin et du Yang, au sein de laquelle il n’y a pas de négation, mais de simple dépassement. Grâce à l’art divinatoire il est possible de déchiffrer et de prévoir ce qui est encore en germe, par l’identification des traces ou des signes avant-coureurs, des mutations ou des événements qui se dessinent. L’énoncé philosophique selon lequel « l’occulte est au cœur du manifeste et non dans son contraire » est au cœur du système d’interprétation de la réalité contenu dans le « Livre des mutations ». Le réel se définit par son instabilité et ses configurations transitoires. Il faudra en déchiffrer les formes et en appréhender le sens afin d’en tirer parti.

« La dureté se cache sous la douceur ». On gagne la confiance en tranquillisant l’ennemi et on complotte contre lui en préparant l’offensive.

« Créer de l’être à partir du non-être ». Tous les êtres de l’univers sont issus de l’Etre, l’Etre est issu du non-être.

Ainsi dans une pensée où la ruse est essentielle, l’art du divin comme l’art du stratège constituent la science ce qu’il advient. Scruter les signes est capital, car dans la maîtrise du futur où tout est signe et indice, ceux-ci dévoilent les secrets du temps, lisibles dans les hautes combinaisons stratégiques, qui exigent à chaque fois déchiffrement et interprétation.

Or dans la pensée chinoise qui est mélange de religion et de sagesse, l’importance des temps fonde l’inaction taoïste, comme observation de l’immuable, et celle-ci se révèle dans la

supériorité de la transcendance sur l'immanence et de la « ruse du temps » sur la « ruse de l'homme ».

Dans cette science des mutations, qui fût la matière première des lettrés, la « ruse » de guerre apparaît comme le produit d'une malice et la forme suprême de cette « ruse » est la « fuite » face à l'ennemi, les meilleurs des stratagèmes en cas de revers militaire.

Face à cette malice, le gagnant doit « laisser filer l'adversaire pour mieux le capturer », ou donner du mou à la laisse. C'est miner son potentiel offensif, émousser sa volonté de combattre et affaiblir son ardeur de réagir. C'est vaincre sans combattre, gagner sans « ensanglanter la lame », conformément à l'un des enseignements capitaux de l' « Art de la guerre ».

Le désarmement de l'adversaire dans la pensée occidentale

La philosophie de l'Occident, élaborée à partir de la Renaissance, partait d'un postulat capital : la certitude que derrière les formes et les phénomènes les plus divers de la vie, existent des lois qui gouvernent ces événements. Ces lois sont à découvrir pour réduire les incertitudes et gouverner le devenir. Machiavel, en homme de la Renaissance, partageait l'idée selon laquelle l'homme pouvait dominer la « Fortuna », le hasard de la vie et de la guerre, et que, par la raison, on pouvait constater et dominer l'empire du profond inconnu.

La vie et encore d'avantage la guerre, lui apparaissait comme un combat entre la raison, empreinte d'une discipline sévère, et la Fortuna, soumises aux variables caprices d'une déesse féminine. Les hommes de la Renaissance ne doutaient qu'une chose : que la raison finirait par l'emporter et cette croyance dans la suprématie de la raison était la clé de leur admiration pour Rome et les institutions militaires romaines.

L'invincibilité des armées de Rome était la preuve que cette ville s'était donnée la meilleure organisation que la « raison » pouvait concevoir. Ses institutions militaires étaient l'expression du principe universel qui gouvernera pendant longtemps toutes les institutions militaires du monde. A sa base, nous retrouvons le postulat selon lequel le succès d'une guerre et d'une opération militaire, dépend de la résolution d'un problème intellectuel, d'ordre rationnel.

Le terme de la stratégie ne faisant pas partie du vocabulaire de la pensée militaire de l'époque, mais la pensée stratégique venait de naître. Si la bataille demeure le facteur décisif d'une guerre, l'ordre de bataille constitue le point culminant de celle-ci. Ainsi, l'étude rationnelle du plan de bataille et de l'ensemble de la campagne, fonde les moments de préparation théorique, sur lesquels se greffe l'organisation du commandement et la formation intellectuelle du chef de guerre. On s'aperçoit, depuis cet âge d'optimisme et de rationalité, que la guerre n'est pas une science mais un art, qui réserve une place décisive aux impondérables et à l'esprit d'initiative et d'aventure.

Or l'importance accordée à la particularité de la guerre et de la bataille, le caractère personnel et unique de l'intuition et du commandement, associent Machiavel et Clausewitz, dont le trait commun est la conviction que la validité et la pertinence de toute analyse des problèmes stratégiques ou militaires, dépend d'une perception générale, une idée « juste » sur la nature de la guerre.

Clausewitz rejetait l'esprit scientifique de l'époque de l'Ancien Régime qui ennoblissait le combat et refusait l'idée de la guerre comme acte de violence extrême, en attachant de l'importance à des manœuvres, dans le but d'éviter tout affrontement. Il affirmait clairement que le côté scientifique du combat est d'importance secondaire. Clausewitz, insistant sur la prééminence des facteurs immatériels et moraux, confirmait que, ce qui fait le génie est, dans la figure de l'homme d'action, une étroite symbiose de philosophie et d'expérience. A l'instar

de cette traduction « continentale de l'Occident », prônant le concept de guerre absolue comme « acte de violence, poussée à ses limites extrêmes et destinée à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté », les penseurs « insulaires » (anglais) mettent l'accent sur le rétrécissement d'une stratégie « à sens unique » et, avec l'autorité d'un Liddel Hart, déclarent que « la stratégie doit réduire le combat aux proportions les plus minces possibles ». L'accent mis sur le talent et la subtilité, rapprochent ils ces théoriciens occidentaux et chinois, sur la préférence accordée à l'action indirecte, plutôt qu'à celle directe ?

Sun Tzu et « l'Art de la Guerre » La “lutte moderne” entre Clausewitz et Liddel Hart

Deux principes régisseurs inspirent l' « Art de la Guerre », selon deux maîtres de la stratégie, Sun Tzu (au VIème siècle avant l'ère vulgaire) et Napoléon, « Dieu de la guerre » selon Clausewitz et maître de la « brutalité extrême » et des « haines primaires » (à cheval entre le XVIIIème et le XIXème siècle en Europe) : Contraindre l'adversaire à abandonner la lutte et épargner l'ennemi en fuite pour le premier, en s'insérant dans le « dao » et en allant dans le flux, en s'adaptant aux conditions naturelles et aux circonstances. Battre l'adversaire par une méthode primitive et brutale, puis le poursuivre de manière impitoyable, et anéantir ses forces pour le deuxième. Il en ainsi pour l'école de ses héritiers occidentaux, en particulier ceux qui forgeront les conceptions et doctrines d'actions prusso-germaniques. En amont de ces deux principes, deux philosophies et deux visions de l'Histoire, président à la définition sur la « nature » de la guerre, comme domaine primordial de l'existence sociale, ainsi qu'à la quête des lois des conduites belliqueuses. Une philosophie de l'inclusion et de la non contradiction dans un cas, qui conçoit le renversement des rôles et des positions, selon une logique évolutionniste et organique, celle taïste du yin et du yang et une dialectique de l'antagonisme et de la négation radicales, dictée par la « nature absolue » de la guerre,

poussée aux extrêmes. Il s'agit de la négation radicale de l'adversaire, et d'une affaire révolutionnaire, là où la nation se réveille dans un engagement total, renversant les bornes naturelles des armées de métier et poussant à l'écrasement total des armées adverses. Utiliser la ruse et pousser l'adversaire à abandonner la lutte, laisser qu'il prenne la fuite, cela s'apparente à la "stratégie indirecte". C'est autre chose que le détruire ou anéantir ses forces, par une stratégie de "percées centrales". Une stratégie, qui selon le Mémoire de 1905 de Schlieffen et ses réflexions antérieures, est conçue comme une bataille d'enveloppement contre les deux ailes de l'ennemi, afin de détruire sa liberté d'action. Dans le mode de combat de Sun Tzu., les sujets de l'ennemi sont intégrés à notre volonté et à notre autorité. Ils deviendront sujets de la cité et du pouvoir une fois la victoire assurée. Dans la stratégie occidentale, ils demeurent hostiles, car soumis à la loi nationale d'appartenance. Dans le cas de Sun Tzu il faut également s'interroger si le rapport de la guerre et de la politique sont celles théorisées par Clausewitz, selon lequel les deux ont la même logique, quoiqu'elles n'utilisent pas la même grammaire, ni, forcément, la même philosophie d'action. Un autre aspect de la comparaison est de savoir si le rapport entre l'action militaire ou d'exécution, et l'action politique de décision et de direction, gardent un contact étroit avec les opinions et les forces sociales, pour garantir l'unité des forces morales et le maximum d'efficacité, dans un état d'urgence, de mobilisation et de crise spirituelle. Trois autres éléments, sociologiques, philosophiques et historiques, influencent le caractère arbitraire de la comparaison entre stratégie chinoise et stratégie occidentale :

- le premier, est représenté par la notion d'ennemi, elle-même liée à celle d'incertitude
- le deuxième au rapport entre offensive et défensive, influant sur la stratégie des percées centrales
- la troisième, qui détermine avec la stratégie le succès des opérations militaires, est de tout temps la manœuvre tactique et il en découle que la victoire de la bataille est le

produit de la mobilité ; celle-ci, dans le cas de Sun Tzu, est assurée par la tactique de la ruse et par l'esquive.

La guerre commence, s'affirme et se termine par la destruction de tout système dogmatique de pensée. Elle résulte à chaque fois d'une percée d'abord intellectuelle. Or, le système dogmatique de nos jours, en Europe, consiste à émousser par le droit, l'économie, le scientisme et l'humanitaire, l'effet brutal de l'épée, du sang, de la destruction et de la mort. En effet c'est l'élément culturel qui constitue le concept d'ennemi et avec lui tout concept de guerre.

Sun Tzu et Napoléon vivent et agissent en deux périodes historiques dissemblables mais qui ont un caractère commun, celui de troubles et de désordres publics. Pour Sun Tzu il s'agit d'une période (475 – 221 avant l'ère vulgaire) de violence et de chaos, engendrés par la lutte impitoyable et sanglante entre sept états qui, aboutira en 221 après la défaite de l'Etat de Chu par Chin en 223, à la première unification territoriale et politique de Chung Kuo.

Les campagnes militaires par les Etats batailleurs pendant la période (770-446 avant Jésus-Christ) étaient de nature féodale et conquérante. Ceci n'atténuaient guerre leur caractère politique. En ce sens s'applique à cette ambition, l'idée que ces luttes visaient l'hégémonie continentale et la prééminence d'un Etat sur l'autre, justifiant l'énoncé que la guerre est un conflit de grands intérêts réglé par le sang, un acte de violence poussé à ses limites extrêmes et destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté.

Les enseignements de Sun Tzu et de Clausewitz peuvent-ils être des références dans le monde d'aujourd'hui ?

Comment traduire aujourd'hui l'enseignement si éloigné, des pensées stratégiques chinoises et occidentales, emblématisées par Sun Tzu et Clausewitz dans des lectures de la scène internationale actuelle et donc dans des conceptions et des doctrines ayant un sens

politique et une application opérationnelles dignes de ces noms. Quel est par ailleurs l'aperçu de ce monde actuel ? D'après une communication sur les « Grandes Puissance au XXIème siècle, « présentée à la conférence du « Forum des Relations Internationales « de Séoul du 27 février 2007 » Karl Kaiser, l'auteur de cette communication, faisant état de l'environnement mondial, souligne l'ascension de l'Asie, en particulier de la Chine et de l'Inde.

Il met au premier plan l'importance croissante :

- Des ruptures démographiques, affectant différemment les grands ensembles politiques puis l'immigration, comme phénomène central du XXIème siècle

Quant aux aspects politiques il souligne :

- Les caractéristiques de la « nouvelle nature » de la violence

Ensuite l'érosion du système de non prolifération des armes nucléaires et le risque d'une acquisition élargie de ces capacités, par des Etats menaçant la stabilité mondiale.

Puis l'expansion de l'Islam radical et la menace du djihadisme, pour la plupart des grandes puissances.

En terme de répercussions, il attire l'attention sur la pénurie des ressources, induite ou aggravée par le réchauffement climatique, engendrant l'émergence de politiques réactives à l'échelle internationale. Quant à la logique des grandes puissances qui ont dominé jusqu'ici l'ordre international, cette étude précise que la tendance vers un monde multipolaire, est marquée par une forte influence des USA mais que leur suprématie n'est plus si nette ou évidente. Ce monde multipolaire émergent est soumis à une sorte de « soft balancing » de la part des puissances régionales montantes, réagissant, en contre-tendance, à toute politique de primauté. Cette évolution est déjà visible, mais elle n'infirmes pas la considération de fond que la solution des problèmes majeurs exigera toujours une intervention ou un soutien américains. L'avenir du multilatéralisme, dicté par la dépendance mutuelle des grandes puissances sera un

multilatéralisme de groupe, qui pourra jouer un rôle croissant, à la condition que y soient inclus les grands acteurs du système mondial.

Ainsi les trois questions qui se posent à ce sujet, peuvent être formulées de la manière suivante :

- comment le multilatéralisme et ses deux formes de gestion collective, la forme civile, ou « gouvernance », et la forme militaire, ou « défense collective », celle régionale de l'OTAN, peuvent-elles s'adapter à un monde de conflits et de désastres humanitaires ?

- comment une idée, celle d'une institution mondiale réunissant toutes les démocraties peut-elle nuire à la réforme des Nations Unies, paralysées dans leurs responsabilités politiques et dans leur action pacificatrice ou d'équilibre.

Comment enfin l'Europe peut-elle trouver sa voie dans son but de s'affranchir ou de ne pas décliner en pesant sur les décisions stratégiques des USA et sur les grandes affaires mondiales ? Hier comme aujourd'hui la réflexion sur la guerre est à la base de toute philosophie de la paix car elle est à la source de tout questionnement sur le destin de l'homme et sur sa capacité à maîtriser sa force et son pouvoir illimités et ultimes depuis que l'homme, comme le rappelaient Jaspers et Sartre, a été mis avec l'atome, en possession de sa propre mort.

Irnerio Seminatore

Bruxelles le 13 Novembre 2007

Anarchy, International Regimes, and Security Communities: Sun Tzu Meets Western International Relations Theory



Gustaaf Geeraerts

Director BICCS

Vrije Universiteit Brussel (VUB)

Pleinlaan 2

1050 Brussel

gustaaf.geeraerts@vub.ac.be

<http://www.vub.ac.be/biccs/>

Anarchy, International Regimes, and Security Communities: Sun Tzu Meets Western International Relations Theory

Gustaaf Geeraerts

Director BICCS

Vrije Universiteit Brussel (VUB)

Pleinlaan 2

1050 Brussel

gustaaf.geeraerts@vub.ac.be

<http://www.vub.ac.be/biccs/>

With his work 'The Art of War', Sun Tzu was not only the first military strategist in the history of mankind, but also the first to develop a comprehensive conception of security.⁽¹⁾ Besides a military dimension, such a concept also contains a non-military or politico-economic one. While most students of Sun Tzu regard the non-military dimension as the focal one, others like Johnston (1995) stress the military aspect of his work. In our view, both the military and non-military security notion have their legitimate place in Sun Tzu's idea of the security of the state. Together they constitute what we nowadays call 'comprehensive security'. One should not favour a priori either notion. In our view Sun Tzu's work is all about the subtle dynamic between power and welfare. Combining Sun Tzu's idea of comprehensive security with Wendt's continuum of security systems, we shall argue that the relative importance of power and welfare at any given moment depends on how the states in the system are disposed towards each other, i.e. whether they identify negatively, indifferently or positively with each other.

Sun Tzu and Comprehensive Security

Comprehensive security means that a 'broader' category of non-military or economic security exists alongside the 'narrow' and more traditional definition of security (see e.g. Hocking and Smith, 1995: 148-149).⁽⁵⁾ Perusing 'The Art Of War' reveals that both aspects of security are dealt with by Sun Tzu (Gao, 1996: 885; Tao, 1996: 921).

Military security

The presence of the military or power dimension already appears at the onset of 'The Art of War'. What is war? It may be described as one of the most important affairs of the state. It is the ground of death or life of both soldiers and people, and the way that governs the survival or the ruin of the state. So we must deliberately examine and study it (Luo, 1996: 3).

Clearly, Sun Tzu considers war as an essential feature of the human condition. For him preparations for warfare and the ability to conduct war successfully are critical determinants of the state's survival or security. Although he cherishes the notion of 'not fighting and subduing the enemy', the major part of the text tells a strategist what to do if he is out to win, and thus secure the state. More specifically, the last eight of the thirteen chapters explore the

principles of mobile warfare, that is the principles of 'attacking, defending, and invading other states under maximal geographic, logistic, and tactical conditions' (Johnston, 1995: 101-102). Chapters four and five present a more abstract discussion on how to control the strategic relationship with the adversary, prior to the sudden and decisive application of violence. At no time, Sun Tzu appears to downplay warfare or violence on a priori moral, political, or military grounds. His approach is one of pragmatism. War should not be started if the conditions do not allow for success. For example, if there is a hegemon in the system, all the others will be inferior in terms of power and, consequently, building up a defensive war against the hegemon will be senseless:(6)

If a hegemon's army attacks another power in the system, the latter cannot collect enough strength to resist. Whenever such an army goes, it overawes its enemy and prevents the latter's allies from joining him. Hence, a state with such an invincible army does not need to seek alliances with other states, nor does it need to establish its power over these states. It only relies on its own actual strength to overawe the enemy, and so it will be able to capture the enemy's cities and destroy his state (Luo, 1996; 185).

In Sun Tzu's view states should not fight unless they are in the most advantageous, successful, or dangerous situation:

If it is not advantageous, never send your troops; if it does not yield success, never use your men; if it is not a dangerous situation, never fight a hasty battle (Luo, 1996; 197).

Obviously, war is too serious an enterprise to be dealt with in any light manner:

A sovereign should not wage a war simply out of anger, nor should a general dispatch his troops to fight simply out of indignation. Generally speaking, a man who is indignant will again become pleased, but a state that has perished can never revive, nor can a man who has died be brought back to life (Luo, 1996; 197).

Non-military or politico-economic security

Sun Tzu's pragmatism, inclines him to take also into consideration the non-military or welfare aspects of security. His general attitude of prudence makes him keenly aware of the drain of resources and internal morale that the extended projection of force may entail (Luo, 1996: 17, 21-22, 199; Tao, 1996: 921).

For one, he attaches great importance to political legitimacy, that is the conduct of policies enjoying popular support:

He who is adept in military operations always understands the principles of war and adopts the correct policies, so that victory is entirely in his hands (Luo, 1996: 48).

Put differently, for Sun Tzu, the first requirement for the state to achieve success is 'which ruler is the one who is popular with the people' (Luo, 1996: 7). The ruler should master the way which 'may make the people in complete accord with their ruler in their goals and cause them to share weal and woe fearlessly during the war' (Luo, 1996: 5; compare with Tao, 1996; 921). And he continues: 'The state that can fight with one heart and mind wins the war' (Luo, 1996: 41).

In order to ensure the army's unanimity in action, Sun Tzu advocates rules of good governance and administration. The leader should be strict and fair in meeting out rewards

and punishments. Laws should command respect in the army. For him, 'the law refers to the military establishment, the assignment of officers at all levels, and the allocation and use of military supplies' (Luo, 1996: 5).

Likewise, Sun Tzu stresses the importance of the economic element for a state's capability to win a war and to sustain the peace:

The size of the land decides its capability of contribution; the capability of contribution decides the amount of the products; the amount of the products decides the number of soldiers; the number of soldiers decides the degree of military strength; the degree of military strength decides the possibility of victory (Fang, 1996: 213).

Therefore, strategists should well preserve the state's economic strength and eschew protracted campaigns since they only exhaust its resources and impoverish its people. In this way domestic unrest and rebellion are to be avoided (Luo, 1996: 21-22). In an article named 'Questions from the King of Wu' Sun Tzu clearly expresses the politico-economic notion of security. Analysing the rise and fall of the six elites in kingdom Jin, he says:

Those who are rich in national treasuries and maintain a large number of soldiers, whose leaders are extravagant and whose officers are arrogant, who like to go to wars only for the sake of honour, who have small pieces of land but collect heavy duties would be defeated first; those who are poor in national treasuries and maintain a small number of soldiers, whose leaders are modest and whose officers are thrifty, who avoid wars in order to protect their people, who have large pieces of land but collect no duties would hold the final victory (Fang, 1996: 60).

Once more the importance of the politico-economic dimension for the security of the state comes clearly to the fore. The property of a rich state may be squandered through extravagant consumption for warlike purposes, while the poorer state may become powerful owing to the support of its enriched people in increasing the state's general welfare. Therefore, the rise and fall of a state lie in the practice of proper political and economic policies instead of the maintenance of formidable armies.

Furthermore, Sun Tzu emphasises the importance of diplomacy and war avoidance when trying to secure the state: 'A commander who does not understand the plots and schemes of the princes cannot enter into alliances with them' (Luo, 1996; 91). And: 'Ally with the local princes where the highway extends in all directions; Éventure into an enclosed region with shrewdness and stratagem' (Luo, 1996; 103).

Generally speaking, then, Sun Tzu's notion of non-military security consists of three elements. First, it reflects economic security, that is, concern over the ability of a state to protect the social and economic fabric of a society. Second, it involves political security, that is, the ability of a state to act as an effective ruler and to maintain social integrity. Third, it concerns diplomatic security, that is, the ability of a state in co-operation with others to foster through diplomatic means a stable international environment to reduce security dilemma and increase mutual welfare gains of openness.

Comprehensive security

Looking at the two dimensions suggests that Sun Tzu is above all a pragmatist who, although he regards war as an essential element of the human condition, takes a prudent attitude and considers the application of organised violence as a last resort. As pointed out by Johnston

(1995) the question whether one faces a security threat or not ultimately depends on the disposition of the opponent. If there is a threat; the strategist must see to it that he is up to the task. Eventually, that may imply preparation for war in order to secure oneself. At the same time, however, Sun Tzu repeatedly stresses the importance of diplomacy and restraint in dealing with emerging security threats.

A commander, who is well versed in military operations makes the enemy surrender without fighting, captures the enemy's city without storming it, and destroys the enemy's state without protracted military operations. He must gain complete victory all-under-heavy. Therefore, the principle of winning victories by way of stratagem is to triumph without wearing out the troops (Luo, 1996; 33).

If a state does not have the full assurance of success, it should not behave recklessly:

Therefore an enlightened sovereign should handle the matter of war in a prudent way, and a good general treat war with caution. This is the way that keeps the state in peace and security, and the army intact (Luo, 1996; 197).

In that sense his idea of the security of the state parallels Waltz's assumption that survival is the major driving force behind states' behaviour in the international political system (Waltz, 1979 [1983]).

Our main conclusion, then, is that both the military and non-military security notion have their legitimate place in Sun Tzu's work. Together they make up what we nowadays call 'comprehensive security'. Following Sun Tzu's lead, one should not favour a priori one or the other notion. Put in more aphoristic terms, his work is all about the subtle dynamic between power and welfare. Which of the two is more important at any given moment depends on how the states in the system are disposed towards each other, i.e. whether they identify negatively, indifferently or positively with each other.

Anarchy, International Regimes, and Security Communities

In Sun Tzu's period, China was in a process of integration and disintegration. States in the region struggled for power and security. Powerful states coveted the territories and resources of smaller ones, while weaker ones took pains to sustain their sovereignty in this competitive and conflictual environment. Owing to the existence of the expansionist states, which were motivated by aggressive intentions, the interstate relations were characterised by war. The Art of War was designed to instruct the state's leader(s) how to maintain their state's security in such a war-prone system. Translated in Waltzian terms, Sun Tzu deals with the issue of state survival in an anarchic environment.

This notwithstanding, Sun Tzu regards the application of force as the last resort for securing the state. Before resorting to organised violence, political, economic, and diplomatic factors are accounted for as possible ways to ensure a state's security if at least conditions make for their effectiveness. However, as war is essentially caused by the adverse disposition of the adversary, its occurrence is always possible whenever the national interest of the state is challenged by a revisionist state. If the latter condition obtains, defensive wars are justified, and it is rational for states to make active preparations against imminent wars.

Normally in the international system, status quo powers try their best to maintain the existing order as they are satisfied at what they have achieved. As history reveals, wars seldom break out among status quo powers since they lack the incentive for changing the system. Revisionist powers, however, covet others' gains or want to redress their grievances through the manipulation of force. Consequently, whenever there are one or more revisionist powers

in the system, conflict and war become much more likely. In a way then, Sun Tzu's analysis of peace and war eventually depends on the relative presence of status quo powers and revisionist powers in the system, and the intricate relationships of power among them. Much like realists, for Sun Tzu international relations are about the distribution of power and interest in the system. When the vested interest of the status quo powers are challenged by the revisionist powers, order and stability of the system are in jeopardy. In such conditions war becomes a more likely option as power and security issues come to dominate the political agenda, and welfare considerations become inferior to issues of high politics. Under similar conditions the international system is highly competitive in nature.

However, Sun Tzu's writings also allow for the derivation of some liberal elements. For Sun Tzu war is only a last resort, which should only be applied after all other alternatives have failed. Moreover, depending on the mutual dispositions of the actors, power and welfare will have different weights in different systems. Indeed, when the system is made up of status quo powers, that is when they are not ill disposed towards each other since none of them covets the other's capability, the order is comparatively stable, and peace is maintained either through the monopoly of one or two hegemonies or by a balance of power among several great powers. If stability endures, states may be tempted to establish international regimes (e.g. the security regime between the US and the Soviet Union during the Cold War in the field of arms control), and in the longer run even succeed in constructing ever more co-operative systems such like a security community (e.g. the European Union).

Considering the different possible relationships between the elements of welfare and power in Sun Tzu's concept of comprehensive security reveals some interesting parallels with the three types of security system outlined by Wendt (1992), viz. (1) the competitive or '(neo)realist' security system; (2) the individualistic or 'neoliberal' security system; and (3) the co-operative security system or 'security community'.

Competitive or (neo)realist security system

In a competitive security system states have negative dispositions toward each other so that 'ego's gain is seen as alter's loss' (Wendt, 1992: 400). Negative identification under anarchy makes for systems of realpolitik or power politics, thus creating a realm of security dilemma's and para bellum security policies. Actors in such systems infer intentions from capabilities and constantly worry about relative gains and losses. Under similar conditions collective action is hardly possible since each actor must constantly fear being stabbed in the back (Waltz, 1979 [1983]; Grieco, 1988, 1993). So our first thesis reads:

Thesis 1: Whenever conditions of a competitive security system obtain, Sun Tzu's comprehensive conception of security implies the military dimension to be dominant.

Individualistic or neoliberal security system

Here states are indifferent to the relationship between their own and others' security. Consequently, states pay more attention to absolute gains than relative gains (Keohane, 1993). States will do so only when they do not expect others to be hostile and deceptive, and when their margins of survival are large. States can afford to focus on absolute gains if they expect

substantial mutual gains through co-operation and deem threats with force highly unlikely. These expectations depend on the presence and effectiveness of prevailing systems of rules or international (security) regimes. If available and effective, such institutions create and maintain the preconditions for mitigating security dilemmas.

Regimes come into existence to overcome problems of collective action that can only be solved by co-ordinating the behaviours of individual states. Although states continue to seek their own interests, they create frameworks to co-ordinate their actions with those of other states if and when such co-ordination is necessary to realise self-regarding interests in dealing with collective goods problems. Thus, regimes help making co-operation possible even under conditions of anarchy (Axelrod and Keohane, 1985).

Regimes, then, offer no substitute for the basic calculations of costs and benefits by states; they just open up new possibilities with more favourable cost-benefit ratios. This they do by facilitating co-operation through the functions they perform for states. Most importantly, they alleviate the effects of international anarchy for states by aiding in the decentralised enforcement of agreements. Moreover, regimes improve each side's information about the behaviour of the others - especially about the likelihood of their cheating and actual compliance. Finally, they also change the pattern of transaction costs of co-operating by reducing incentives to violate regime rules and principles (Keohane, 1984). Therefore, regimes reduce states' uncertainty and hence their fears that others will defect and in turn their own propensity to do so. All this tends to create an environment in which the participating states feel less threatened and attach more importance to the benefits they expect to flow from future interactions. In such conditions a high shadow of the future emerges and the security dilemma lessens (Axelrod, 1984; Axelrod and Keohane, 1985; Keohane, 1995). The latter, however, has not disappeared completely and thus still looms in the background. This allows for the formulation of our second thesis:

Thesis 2: Whenever conditions of an individualistic or neoliberal system obtain, Sun Tzu's conception of comprehensive security implies the military and non-military dimension to be equally important.

Co-operative security system or security community

In a co-operative security system states have positive dispositions toward each other so that each state's security is perceived as the responsibility of all other states in the system. Accordingly, states no longer rely on self-help policies in any real sense, since interests are no longer conceived of in self-regarding terms. Instead, they flow from identification with the community (Wendt, 1992: 400). Of course, how far states will identify with the community will vary from more or less integrated arrangements among states to full-blown security communities. And, as Wendt remarks:

Depending on how well developed the collective self is, it will produce security practices that are in varying degrees altruistic or prosocial. This makes collective action less dependent on the presence of active threats and less prone to free riding. Moreover, it restructures efforts to advance one's objectives, or 'power politics', in terms of norms rather than relative power (Wendt, 1992: 401).

Therefore, social constructivists argue that the tendency of international relations scholars to view power and institutions as two opposing mechanisms is quite misleading. Anarchy and the distribution of power only have meaning for state action in virtue of the understandings and expectations that make for institutional identities and interests. Following Wendt, 'self-help is one such institution, constituting one kind of anarchy but not the only kind' (Wendt, 1992: 401; Risse, 1999). In other words, anarchy is what states make of it. Through interaction, states may change the meanings in terms of which interaction between them is organised. Therefore, anarchy need not be a permanent feature of the international system. As a pure self-help system, it is but one possible form of recurrent behaviour, and as such, processes of institutionalisation can transcend it, the more likely so in an environment characterised by complex interdependence. According to Buzan et al.

Institutions greatly facilitate, and even promote, interactions that shared norms and values make possible and desired. Institutions not only provide more opportunities to communicate, but also more obligations and more incentives to do so (Buzan et al., 1993: 70-71).

In other words, by establishing co-operative relations based on mutually positive identification, states can move beyond the security dilemma. If such co-operative security system or security community arises, states no longer regard each other as a threat, and ultimately may develop a collective self. Thus follows our third thesis:

Thesis 3: Whenever conditions of a co-operative security system or security community obtain, Sun Tzu's comprehensive conception of security implies the non-military or politico-economic dimension to be dominant.

BIBLIOGRAPHY



ACADEMIA DIPLOMATICA EUROPAEA

2007/2008
« PROMOTION SUN TZU »
« EUROASIAN GEOPOLITICS »

BIBLIOGRAPHY

- **Sun Tzu's the Art of War** | Plus the Ancient Chinese Revealed with Other
Par Sun Tzu
éditions: Paperback 2007
- **Guerrilla** | Insurgents, Rebels and Terrorists from Sun Tzu to Bin Laden
Par David Rooney
éditions: Hardcover 2004
- **Art of Peace** | Balance Over Conflict in Sun-Tzu's 'The Art of War'
Par Philip Dunn & Ray Hogan
éditions: Paperback 2003
- **Understanding Sun Tzu on the Art of War** The Oldest Military Treatise in
the World | Par Robert L. Cantrell
éditions: Paperback 2003
- **Sun Tzu's Art of War** | The Modern Chinese Interpretation
Par Tao Hanzhang
éditions: Paperback 2007
- **Return of Sun Tzu** |
Par Jason B. Bucklin
éditions: Paperback 2001
- **The Art of Strategy** | A New Translation of Sun Tzu's Classic, the Art of War
Par R. L. Wing & Sunzi
éditions: Paperback 1988
- **Sun-Tzu** | The Art of Warfare: The First English Translation Incorporating the
Recently Discovered Yin-Ch'ueh-Shan Texts
Par Roger T. Ames & Sunzi
éditions: Hardcover 1993
- **The New Art of War, Tactics, and Power** | A New Rendition of Teachings
from Sun Tzu's the Art of War, Niccolo Machiavelli's the Prince, Baltasar Gracian
Par Rodney Ohebsion
éditions: Paperback 2005

- **Sun Tzu's Business & Management Series: Applying Sun Tzu's Art of War in Customer Service, Corporate Planning, Human Resource Management, Marketing, Selling and Winning**
par Khoo Kheng-Hor
éditions: Broché 2007
- **Sun Tzu | The Art of War for Managers**
Par Gerald A. Michaelson
éditions: Paperback 1997
- **Sun Tzu And The Art Of Business | Six Strategic Principles For Managers**
Par Mark R. McNeilly
éditions: Paperback 2000
- **Sun Tzu Strategies For Marketing | 12 Essential Principles for Winning the War for Customers**
Par Gerald A. Michaelson & Steven W. Michaelson
éditions: Paperback 2003
- **Sun Tzu for Success | How to Use the Art of War to Master Challenges and Accomplish the Important Goals in Your Life**
Par Gerald Michaelson
éditions: Paperback 2003
- **Sun Tzu Was A Sissy | Conquer Your Enemies, Promote Your Friends, and Wage the Real Art of War**
Par Stanley Bing
éditions: Paperback 2004
- **Sun Tzu for Execution | How to Use the Art of War to Get Results**
Steven W. Michaelson
éditions: Paperback 2007
- **The Art of Marketing | Sun Tzu's the Art of War Plus**
Par Sun-Tzu & Sun Tzu
éditions: Paperback 2002
- **The Art of War for the Sales Warrior | Sun Tzu's Strategy for Salespeople**
Par Sun Tzu
éditions: Paperback 2007
- **From Sun Tzu to Xbox | War and Video Games**
Par Ed Halter
éditions: Paperback 2006
- **Clausewitz in the twenty-first century (hardback)**
par Strachan - Hew - Herberg-Rothe - Andreas

éditions: Paperback 2007

- **Clausewitz and contemporary war**
par Echevarria II Antulio J.
éditions: Paperback 2007
- **Clausewitz on strategy : inspiration and insight from a master strategist**
par Von Ghyczy Tiha - Von Oetinger Bolko - Bassford Christopher
éditions: Hardback 2001
- **On Clausewitz: a study of military and political ideas**
par Smith Hugh
éditions: Palgrave MacMillan 2004
- **After Clausewitz: German Military Thinkers Before the Great War (Modern War Studies)**
par Echevarria II Antulio J.
éditions: Relié 2001
- **Clausewitz and Chaos: Friction in War and Military Policy**
par Cimbala Stephen J.
éditions: Relié 2000
- **Clausewitz in Britain and America, 1815-1945**
par Bassford
éditions: Paperback 1994
- **Clausewitz's puzzle the political theory of war**
par Herberg-Rothe Andreas
éditions: Paperback 2007
- **Clausewitz and Modern Strategy**
par Handel Michael I.
éditions: Paperback 1986

ACADEMIA DIPLOMATICA EUROPAEA

2007/2008

« PROMOTION SUN TZU »

« EUROASIAN GEOPOLITICS »

BIBLIOGRAPHIE

- **Relire l'Art de la guerre de Sun Tzu stratèges et stratégie,**
par Jean-François Phélizon (Auteur),
éditions : Economica

- **Comprendre et appliquer Sun Tzu : La pensée stratégique chinoise : une sagesse en action**
par Pierre Fayard
éditions: Broché 2007
- **L'art de la guerre**

par Sun Tzu
éditions: Broché 2002
- **Agir en stratège : Les enseignements de Sun Tzu au service de votre réussite**
par Lionel Bellenger
éditions: Broché 2005
- **Stratégies de succès : L'Art de la guerre de Sun Tzu**

par Tsai Chih Chung et Sun-Tzu
éditions: Broché 2000
- **Comprendre et appliquer Sun Tzu**

par Pierre Fayard
éditions: Broché 2004
- **La désinformation : Arme de guerre**

par Vladimir Volkoff, Sun Tzu, Roger Mucchielli, et Claude Polin
éditions: Broché 2004
- **Achever Clausewitz**
par René Girard
éditions: Broché 2004
- **L'art de la guerre : de Machiavel à Clausewitz**
par Bruno Colson
éditions: Broché 2002

Bibliographie par les soins du Doct. Francesco Spinillo
Bruxelles 20 Novembre 2007